

Koudelka : « Le plus fort n'est pas l'homme armé »

Aux Rencontres d'Arles, le photographe expose « Les Gitans », son travail le plus connu, et évoque ses projets

Entretien

Arles

Envoyée spéciale

Invité des Rencontres d'Arles, le photographe Josef Koudelka expose son travail légendaire, *Les Gitans*, réalisé de 1962 à 1971 : des images lyriques et sombres, traversées par la musique et la mort. Dans un entretien exclusif, il revient sur cette rencontre qui a marqué sa vie et sur son obsession pour les paysages où l'homme a laissé son empreinte.

Quand on regarde « Les Gitans » aujourd'hui, ce monde semble magique et irréel. Aviez-vous cette impression à l'époque ?

Non. Pour moi c'est réel et ça l'a toujours été. Ces photos ont été prises il y a quarante ans. Pour certains, qui n'ont pas vécu cette expérience, ce livre est devenu le symbole d'une autre époque, qui a peut-être existé, ou peut-être pas... Les relations étaient simples, le seul but dans la vie était de survivre. J'ai réédité récemment mon livre sur l'invasion de la Tchécoslovaquie par les Soviétiques en 1968, c'est un peu le même phénomène. Ce livre a été publié dans onze pays, l'exposition a voyagé partout, même sur l'île de Guernesey - une des îles Anglo-Normandes envahies par l'Allemagne. Pourquoi ? Parce que ces 250 photos ne parlent plus seulement de la Tchécoslovaquie ou du communisme, mais d'une armée qui envahit un pays, d'un homme sans armes face à un homme armé. Avec l'idée que le plus fort n'est pas l'homme armé.

Est-ce que vous preniez des photos pour améliorer les conditions de vie des Gitans ?

En tant que photographe, je savais que je ne pouvais pas les aider. Mais le photographe Cornell Capa, le frère de Robert Capa, qui a inventé le terme de « photographe engagé », m'a dit un jour : « Tu ne voulais pas les sauver, mais tu les as sauvés, car maintenant ils existent. »

Que vous a apporté cette vie parmi eux ?

J'ai appris à ne pas trop me préoccuper du futur. Je sais que je n'ai pas besoin de grand-chose pour vivre. C'est un mode de vie que j'ai pratiqué quand j'ai quitté la Tchécoslovaquie. Il ne faut pas toujours dépendre de l'argent pour faire quelque chose, il faut le faire.

Vous habitez en France. Vous sentez-vous tchèque, français, ou exilé ?

Je ne me sens pas exilé, car quand on est exilé on ne peut pas



Moravie, 1966. JOSEF KOUDELKA / MAGNUM PHOTOS

revenir sur ses pas. J'ai été heureux de pouvoir prendre la nationalité française après dix-sept ans, et j'ai aussi la nationalité tchèque, mais la vérité c'est que je ne me sens pas appartenir à un pays. Pendant quarante ans je n'ai pas arrêté de voyager. Je parle différentes langues, mais aucune très bien. Et dans chaque langue je suis quelqu'un de différent. Je suis devenu un mélange de tous ces pays, de tous ces gens. Je sais où sont mes racines : je suis né en Moravie, une région de la République tchèque, je suis fait de la même terre que les chansons de là-bas. Mais mon pays, c'est le monde.

Vous avez arrêté de faire tirer vos images il y a plus de dix ans. Pourquoi ?

Le tireur avec lequel je travaillais à Pictorial Service est parti, et je n'ai trouvé personne d'aussi doué. Ça a été une libération : je n'ai pas perdu de temps avec des

galeries, j'ai pu me concentrer sur ma photographie. Je n'ai jamais travaillé pour la pub, ni pour la presse, je n'ai jamais fait de reportage. J'ai fait quelques commandes, uniquement quand le sujet m'intéressait et que j'étais sûr d'avoir carte blanche. J'ai vécu grâce à l'agence Magnum, avec les expositions et la vente d'archives. Le problème, c'est que maintenant ça ne rapporte plus rien, mes droits d'auteur ont plongé.

Depuis quand photographiez-vous des paysages ?

Depuis longtemps, mais je n'étais jamais satisfait. Et puis, en 1986, on m'a proposé de participer à la mission de la Datar sur le paysage français. J'ai beaucoup hésité à participer : j'aime être seul dans le paysage et j'avais peur que ce travail m'éloigne des gens. Mais j'ai vu que sur la table était posé un appareil photo panoramique, j'ai demandé à l'essayer une semaine.

J'ai découvert qu'il y avait un potentiel que je n'avais jamais exploité, et j'ai accepté. J'ai voyagé partout, mais les beaux paysages français, comme en Normandie, ne m'intéressent pas. J'ai préféré les paysages du Nord, où on détruit les vieilles usines.

Vous aimez photographier les paysages abîmés ?

Je suis contre la destruction mais je pense que le paysage blesé est d'une grande beauté. Ce qui m'intéresse, c'est comment l'homme contemporain agit sur le paysage, et la trace qu'il laisse. Le livre qui vient de sortir est le neuvième sur le paysage, et ce sont toujours des paysages marqués par l'homme. La nature bataille pour survivre, et finalement elle est plus forte que nous.

Sur quels paysages travaillez-vous actuellement ?

Tous mes projets sont au long cours. Je viens de publier *Lime*, un

travail sur les carrières. Je prépare une exposition sur les sites archéologiques de la Méditerranée pour Marseille en 2013. Et j'ai terminé un projet sur Israël. J'ai été invité, avec onze autres photographes, comme Gilles Peress, Jeff Wall et Thomas Struth, à photographier ce pays. Je connaissais la situation politique compliquée et je ne voulais pas m'en mêler. Mais je suis allé voir - en payant mon billet d'avion. Quand j'ai vu comment le paysage était traité là-bas, j'ai accepté. A condition de travailler librement sur le mur de séparation, des deux côtés, et de prendre du temps pour le faire bien. Je suis en train de finir un livre, aux éditions Xavier Barral, Wall, qui sortira en 2013.

Pourquoi le mur ? C'est un sujet très photographié, et très politique...

Je ne pense pas en termes politiques, je montre ce que je vis. Sur le mur quelqu'un a écrit : « Un mur,

deux prisons. » Je pense que c'est vrai. C'est le paysage le plus sacré de la terre pour une grande partie de l'humanité ! Et il est maltraité. On peut justifier ça de plein de façons mais, quand on détruit le paysage et qu'on en fabrique un autre sans valeur esthétique, il faut en payer les conséquences. Un paysage reste. On ne peut pas le changer comme on change de vêtement. Pour moi, c'est un crime contre le paysage, comme il y a un crime contre l'humanité.

Que représente ce mur pour vous ?

J'ai grandi derrière un mur, j'ai toujours voulu passer de l'autre côté. Je sais ce que c'est. ■

PROPOS RECUEILLIS
PAR CLAIRE GUILLOT

Josef Koudelka, « Gitans », aux Rencontres d'Arles. Eglise Sainte-Anne. Jusqu'au 2 septembre. 8€. « Gitans », éd. Delpire, 192 p., 55 euros.